

gique de participation émotionnelle, il n'existe aujourd'hui pas de test communément et internationalement reconnu évaluant l'empathie de manière fiable. Même en leur laissant le crédit d'intentions louables, il faut admettre que les examinateurs ayant décidé d'évaluer l'empathie se sont attelés à une tâche difficile pour laquelle il n'existe pas de modèle établi.

Bon sens de ces étudiantes

Malgré ou à cause de cette réserve, on ne peut qu'être effaré par le résultat en constatant le fossé entre les résultats obtenus en regard des réponses fournies, alors que je suis personnellement frappé par le bon sens et l'humanité dont ces étudiantes de dix-sept et dix-huit ans ont fait preuve. Ainsi, d'après les réponses qu'une d'entre elles a choisies et exprimées en toute sincérité, elle envisage qu'on puisse "ressentir des choses différentes de ce qu'elle-même éprouve". Elle estime "inapproprié" qu'un médecin consulté pour des symptômes grippaux l'interroge sur sa "vie personnelle et sociale".

Elle considère que pour donner la priorité aux soins physiques efficaces à la victime d'un accident de voiture, il vaut mieux ne pas se préoccuper de la responsabilité de l'accident. Elle recommande de "se mettre dans la peau" d'une patiente pour comprendre comment elle réagit après une émotion forte et elle préfère vérifier derechef la situation d'un patient rendu anxieux par un bouton qui lui fait craindre le cancer.

Elle dit aussi préférer attendre d'avoir les résultats avant de discuter avec un ami inquiet à la perspective d'avoir contracté une maladie sexuellement transmissible. Elle pousserait une amie à continuer à étudier la médecine malgré les difficultés émotionnelles rencontrées par cette dernière suite à une maladie de sa mère.

Enfin elle déclare ressentir de la joie après un entretien d'embauche réussi, elle envisage de parler à ses collègues de sa charge de travail qu'elle juge excessive et elle est prête à demander des explications auprès d'un collègue qui se montre mécontent du travail qu'elle a fourni. Pour ces réponses, elle a obtenu 1/20 en empathie. L'autre étudiante n'a pas répondu à certaines questions pour éviter les points négatifs et s'est retrouvée en échec.

Modèle des examinateurs

J'omets ici volontairement de

mentionner les autres réponses proposées dont un esprit plus préparé devine (mais sans garantie puisque les réponses correctes officielles n'ont pas été communiquées) que ce sont celles qui auraient dû être données pour correspondre au modèle de l'empathie des examinateurs: la candidate aurait dû d'abord "parler à son chef" de sa surcharge de travail, elle aurait dû trouver "intéressant" qu'un médecin l'interroge sur sa vie personnelle et sociale alors qu'elle vient pour une grippe, il aurait été plus adéquat de sa part de ressentir de "l'espoir" après un entretien d'embauche réussi plutôt que de la joie et elle aurait dû "ne pas savoir quoi dire" à son amie qui voulait arrêter les études mais "l'écouter par principe", etc.

Une norme comportementale rigide

Il est néanmoins proprement stupéfiant de constater que des réponses tout à fait décentes justifient une exclusion des études de médecine. L'idée même d'empathie est devenue pour les concepteurs de ces questions, qui en sem-

blent singulièrement dépourvus eux-mêmes, une norme comportementale étroite et rigide grâce à laquelle on peut conclure qu'une personne est émotionnellement incapable.

d'accéder à la profession médicale.

Je n'ai pu répondre qu'une chose à ces deux familles. Leur enfant avait été victime d'un abus de pouvoir. En prétendant, grâce à ces dix questions, à la fois sommaires et ambiguës, "évaluer la capacité du candidat à assurer cet équilibre entre identifier et ressentir les émotions des autres et réguler ses propres émotions", comme je le lis en français approximatif sur le site de l'Ares, et en s'arrogeant ainsi le droit de déterminer l'aptitude "humaine" à l'art de guérir, les examinateurs se sont rendu auteurs d'une pratique arbitraire et injuste, qui constitue une véritable violence psychologique à l'égard d'une génération entière de candidats aux études de médecine. Si de telles pratiques deviennent la règle du jeu, il ne faudrait pas s'étonner que le jour venu, des médecins qui auraient été traités d'une telle manière par leur autorité académique ne connaissent plus la frontière entre leur jugement et le respect d'autrui.

→ Le titre, l'introduction et les intertitres sont de la rédaction. Titre original: "Examen d'entrée en médecine: évaluation de l'empathie ou violence psychologique?"

CHRONIQUE

Préférez-vous recevoir 1 000 € ou rien du tout ?

■ Non, les économistes n'ignorent pas que nous n'agissons pas exclusivement en fonction de notre portefeuille. La preuve par le récent prix Nobel d'économie.



Etienne de Callatay
Chroniqueur (1)

CHRISTOPHE BODELIS

Côté éco

Une personne préfère-t-elle recevoir 1 000 € ou rien du tout ? La réponse semble évidente mais elle ne l'est pas. Une expérience a été menée, avec pour décor une cabine d'avion. L'hôtesse propose à un passager de lui donner une somme conséquente, imaginons 10 000 €. La seule condition est que le voisin de ce passager marque son accord. Ces deux voyageurs ne se connaissent pas et ne sont pas appelés à se revoir après avoir quitté l'aéroport de destination. Il est apparu que même si le chanceux propose de céder 1 000 € à son voisin, celui-ci très souvent mettra son veto. Il préfère donc ne rien recevoir à recevoir 1 000 € parce que, dans le second cas, l'autre aurait reçu neuf fois plus. La notion de justice passe donc avant le bien-être matériel absolu. Le thaler a beau être une monnaie, Thaler ne lui donne pas la préférence sur tout.

Richard Thaler a été récompensé pour ses travaux en économie comportementale. Pour comprendre de quoi il s'agit, on peut évoquer l'anecdote rappelée récemment par Hersh Shefrin, qui fut le premier assistant de Thaler. Le couple Thaler avait invité des amis à dîner à la maison. Le repas promettait d'être aussi généreux que délicieux. A l'apéritif, un énorme bol de noix de cajou se trouvait sous les yeux et les mains des invités. Et se passa ce qui devait se passer: les invités eurent beau savoir qu'un bon repas allait suivre et donc qu'il était dans leur intérêt de se montrer raisonnable, ils se ruèrent sur les cajous et, quand il fut déjà trop tard pour leur estomac, ils demandèrent aux hôtes d'éloigner la tentation. Ce petit exemple de manque d'auto-contrôle face à la tentation, un manque aussi ancien que l'humanité, montre qu'optimiser son comportement demande des efforts.

Une autre expérience aussi amusante qu'intrigante de Thaler a trait à

notre rationalité dans l'usage d'un bien particulièrement rare, le temps. L'individu qui est prêt à passer une heure pour tondre la pelouse de son jardin, alors qu'il pourrait faire appel au fils du voisin pour, disons, 10 €, n'a pas en tête de tondre la pelouse d'autrui contre rémunération, même s'il s'agissait de gagner 15 €. N'aurait-il donc pas gagné 5 € en allant tondre ailleurs et en faisant tondre chez lui ? Nous avons donc des schémas mentaux, ici liés à la propriété foncière, qui conduisent à des hiérarchies dans nos préférences qui ne correspondent pas à l'échelle monétaire, de telle sorte que 10 € valent parfois plus que 15 €.

Pour Hobbes, déjà, notre myopie par rapport à notre intérêt de long terme militait en faveur d'un Etat régulateur fort qui nous contraindrait à faire ce qui est bon pour nous. Thaler est connu pour avoir popularisé la notion de "nudging", qui, elle, loin de la contrainte, propose une intrusion douce des pouvoirs publics. Ceux-ci ne vont ni interdire, ni obliger mais infléchir nos comportements. Pour reprendre son exemple, il ne s'agit pas de bannir la malbouffe mais de donner aux fruits et aux légumes une belle place dans les étalages.

Très longtemps, et encore trop souvent, la conception qu'ont de l'économie les non-économistes est que celle-ci considère le pouvoir d'achat personnel comme seul et unique moteur des comportements individuels. En multipliant les expérimentations et en créant de l'espace pour le sentiment de justice, la difficulté de l'auto-contrôle, le poids des schémas mentaux et le rôle des incitations publiques douces, Richard Thaler a montré qu'il en va autrement, et cela même si, bien entendu, il ne saurait être question d'en faire le chantre de l'irrationalité et le fossoyeur de la science économique. Le distinguer a été un choix tout à fait rationnel !

→ (1) Université de Namur – etienne.decallatay@orcadia.edu